

DE L'INCAPACITÉ D'ÊTRE : L'INDIVIDU AUX PRISES AVEC LA
COMMUNAUTÉ DANS *LES TRIBULATIONS DU DERNIER SIJILMASSI FOUAD*
LAROUÏ

Jaouad NAJEH¹

Université HASSAN II.

jaouaduniv@gmail.com

Résumé : Notre contribution portera sur le rapport de l'individu avec soi-même et avec l'Autre dans le contexte marocain. Nous retenons comme assises théoriques deux grilles de lecture, sociologique et philosophique, pour analyser les épreuves du protagoniste avec son identité propre ainsi qu'avec l'altérité en vue de produire un nouvel être, libre et acteur de sa vie personnelle.

Mots clés : Sujet, Autre, Altérité, Individu, Même, Holisme, Totalitarisme, Ethique.

ON THE INABILITY TO BE: THE INDIVIDUAL STRUGGLING WITH THE
COMMUNITY IN THE TRIBULATIONS OF THE LAST SIJILMASSI FOUAD
LAROUÏ

Abstract: Our contribution focus on the relationship of the individual with him self and with the Other in the Moroccan context. We retain as theoretical foundations two reading grids, sociological and philosophical, to analyze the trials of the protagonist with his own identity as well as with otherness in order to produce à new being, free and actor of his personal life.

Keywords: Subject, Other, Alterity, Individual, Same, Holism, Totalitarianism, Ethics

Introduction

Depuis la nuit des temps, l'individu fut l'objet d'une attention particulière, tant il est perçu tel un levier capital de la structure sociale. A libérer ou à manipuler, il était considéré comme un maillon fort dans la logique de toute organisation sociale. La comparaison établie par Louis Dumont entre les sociétés contemporaines et les sociétés historiques repose sur deux profils sociaux d'individus : l'Homo hierarchicus d'une part, dont l'insertion sociale est conditionnée par la conformité des parties par rapport à la totalité – ce que ce sociologue qualifie de société holiste et l'Homo aequalis d'autre part perçu comme la valeur suprême des sociétés individualistes. De la première variante, nous constatons un mouvement vers la liberté et l'émancipation de toute sorte d'hierarchisation et d'assujettissement de l'individu aux visions collectives. A l'heure actuelle, une prise de conscience d'un Soi en proie à l'anéantissement et à la déconsidération au bonheur de la collectivité est à l'ordre du jour. Ressentant le poids de la communauté et la prééminence du système sur les choix de l'individu, celui-ci

¹ Ben Msik. Casablanca
Laboratoire de recherche littératures et civilisations francophones

tend à se redéfinir en sujet capable ; libre acteur de son propre destin. Un sujet qui affirme ses désirs et ses préférences à l'intérieur du groupe tel que le souhaite Alain Touraine. Il écrit :

« *Maintenant que le règne de la raison conquérante s'est achevé, renversé par Nietzsche et par Freud, mais aussi par la consommation de masse et les nationalismes, il faut écouter la voix du sujet, qui n'est pas introspection mais lutte pour la liberté contre la logique de la marchandise et du pouvoir, qui est la volonté de l'individu et du groupe d'être acteurs de leur vie, mais aussi mémoire et appartenance* » (1992 : 9)

Cela dit, l'individu reste tout de même lié à la collectivité sans pour autant sacrifier sa liberté d'agir sur son propre destin. Il est donc question de capacité de responsabilité du sujet envers soi-même et envers autrui. Nous notons deux éléments essentiels à la définition du sujet selon la grille de Paul Ricœur convoquée dans son ouvrage (*Soi-même comme un autre* :1990). En effet, l'individu est tenu d'être capable de parler, d'agir, de se raconter et de se tenir responsable de ses actes à l'égard de l'Autre. Hannah Arendt (*Condition de l'homme moderne*. : 2002), estime que ces activités langagières et sociales sont de nature à définir le « qui » du discours et le « qui » de l'action.

A partir de cette définition de l'individu, nous proposons une réflexion sur la place de celui-ci dans la société marocaine sous l'éclairage du roman *Les tribulations du dernier Sijilmassi* de Fouad Laroui. Dans ce roman, le lecteur est invité à s'attarder sur des questions d'ordre existentiel, politique et religieux dans la perspective d'aboutir à une interprétation de son essence, de sa valeur mais aussi son rapport avec la société dans laquelle il évolue.

Deux axes de réflexion sous-tendent le roman de Laroui. D'abord, une quête de soi que le personnage d'Adam entame depuis ses deux premières questions : « Qui suis-je ? » (2014 : 12) et « qu'est-ce que je fais ici ? » (2014 : 12). Dans ce sens, la quête de soi est articulée sur un ensemble de résolutions à travers lesquelles le protagoniste reconsidère ses rapports avec l'Altérité mais aussi avec son identité propre. Ensuite, la prise de conscience de soi, conjuguée à différentes actions entamées pour une nouvelle figuration de son Moi, se heurte à plusieurs entraves d'ordre politique, social et religieux qui l'incommodent et le freinent dans la réalisation de son Etre. Ce qui nous amène au bout de ce développement à réfléchir sur l'illusion de ce projet de libération de soi.

Une Quête de soi

La dissolution de l'individu dans le groupe et sa réduction aux normes sociales prédéfinies sont à l'origine d'un éveil de l'être, d'une prise de conscience par rapport à une situation équivoque, une position floue que cet individu occupe dans la collectivité. Nous pouvons penser que cette invasion du Même par l'Autre est de nature à déséquilibrer l'être et à l'inciter à se mouvoir pour tenter de saisir sa relation non seulement avec l'Autre mais aussi avec soi-même ; ce qu'Adam entreprend en s'apercevant qu'il vit passivement « *la vie d'un autre* » (2014 : 11). Du coup, le retour à soi-même mais aussi sur soi-même est également joint à un périple existentiel en vue de la découverte de la dimension de l'Altérité dans son unité identitaire. Cette découverte lui permet de se rendre compte du caractère hégémonique et insidieux que l'Autre exerce sur le Même, cet Autre renvoyant ici aussi bien à la culture étrangère

dont il est pourvu, qu'à la société avec ses composantes politique et religieuse. D'où sa détermination à rompre avec toute forme de conformisme.

Dans ce sens, Adam voit dans l'emploi des termes étrangers l'exercice d'une capture et d'un enfermement perpétrés par un langage conventionnel soumettant l'individu à la grégarité et au suivisme. D'où sa propension à vider les mots de leurs sens en les questionnant comme on le constate dans cet extrait : « *Mais ... tout ça c'est des mots ! [...] ce mot (standing) était en train de s'estomper, de perdre toute signification.* » (2014 : 66) Ou encore : « *On utilise ce mot (logique), ou plutôt cet adjectif à tort et à travers.* » (2014 : 69). S'affranchir de l'autorité de l'Autre implique, ainsi, le questionnement de toute sorte de relation avec sa différence, en l'occurrence son langage car le langage constitue un agent de socialisation et de conditionnement au collectif en alignant l'individu à un mode de communication en vue de l'ensevelir dans la masse. Car, estime Pierre Bourdieu, « *ce qui parle, ce n'est pas l'énoncé ou la langue, mais la personne sociale tout entière* ». (1977 : 34). En parlant le langage de l'Autre, on n'en reste pas au simple emploi de mots mais on épouse toute une culture qu'on devrait interroger au risque de sombrer dans l'assimilation et la négation de Soi.

Dans le même ordre, au questionnement du langage s'ajoute une prise de distance avec la culture étrangère dans laquelle Adam fut baigné depuis son enfance. Celle-ci sous-tend sa vision du monde à tel point qu'il se trouve être conduit à ne pouvoir fonctionner qu'à partir de la littérature et la pensée philosophique française. Ainsi, l'idée selon laquelle il faudrait réhabiliter la pensée philosophique arabe à prendre part dans la construction d'un nouveau regard sur le monde reste capitale. Référons-nous à cette phrase pour illustrer cette distance, pourtant pénible, avec la culture de l'Autre : « *Adam se rendit compte, non sans tristesse, que «se détricoter» signifiait aussi cela : dire Adieu à Voltaire ou s'en trouver un qui se prénommerait Ali.* » (2014 : 119) ou encore : « *Je finirais par oublier Matisse et Delacroix, ou au moins les pousser hors du cadre, dans la marge ; dans la pièce d'à côté accrochés aux cimaises, pas aux synapses que je puisse voir le monde tel qu'il est.* » (2014 : 123) Le poids de l'Histoire élaborée à l'aune souveraine de l'hégémonie occidentale est de nature à mettre en retrait la pensée philosophique arabe et passer sous silence l'apport de celle-ci dans le concert des savoirs et des sciences universels. Cependant, une simple interrogation de l'ordre des choses, « un ralentissement », suggère Adam, montre combien est consistante et référentielle la pensée philosophique arabe. Le roman philosophique arabe Hayy Ibn Yakzan d'Ibn Rochd a mis la dissection à la base de toute connaissance de l'anatomie du corps quand cette pratique fut formellement prohibée par toutes les religions sous motif que le corps humain était sacré est une parfaite illustration de cette tendance, de cette pratique de glottophagie de la philosophie référentielle à l'égard de celle assujettie. Par ailleurs, l'imam Muhammad Abu Hamid al-Ghazali (1058-1111) souligne l'importance de la croyance spirituelle en la présence de Dieu et cherche à montrer que seule cette croyance est solide, loin de tout piège d'un discours rationaliste. Ce postulat l'oppose fortement à Ibn Rochd qui n'entend que la connaissance philosophique. L'éveil à l'usage de la raison et à la pensée philosophique n'est donc pas exclusivement occidental comme le stipule l'Histoire officielle et ce sont là des querelles situées bien avant celles entre les disciples de Descartes adeptes de la connaissance rationnelle et les disciples de Pascal partisans de la suprématie du cœur. Il faut souligner que seule l'aubaine dont jouissait la langue française eut été à l'origine de la condamnation de

ces éruditions à l'oubli et à la marge de l'Histoire. Ne faut-il pas, peut-être, accepter qu'il n'est jamais trop tard pour s'instruire et redresser ses images sur l'Autre. Par ailleurs, dans sa quête de soi-même, Adam revisite les entrées par lesquelles son identité d'origine a été forgée en interrogeant quelques perceptions religieuses remettant en question un ordre social établi et taillé aux mesures de la masse où l'individu n'est autre que producteur de l'intérêt commun.

Du point de vue religieux, l'auteur pointe les leurres de la croyance qui submergent l'individu dans une espèce de crédulité générale et le maintiennent dans un obscurantisme avilissant. Adam est scandalisé du fait que l'on soit au XXI siècle et que l'on consente à aller se recueillir auprès d'un marabout pour se faire soigner d'une maladie dont toute une science s'occupe depuis la nuit des temps. Dans le même sens, il peine à appréhender le fait que l'on procède au baisemain pour jouir d'une faveur quelconque. A ce titre, il dit : « *C'est quand même fou ! On est en l'an 2000 passé de quelques années et il y a encore des marocains qui font le baisemain.* » (2014 : 204) Cela témoigne d'une large confusion dont est victime une grande partie de la société marocaine. L'exemple est révélateur chez le cousin d'Adam qui identifie la médecine prophétique aux visites des marabouts et des saints. Une confusion doublée d'une niaiserie selon laquelle tout débat critique autour d'une question de la religion est renvoyé à l'ordre de l'hérésie et de la mécréance :

« *Il était persuadé que Adam était athée ou moins agnostique ou Zindiq, libertin bien que Adam n'eut rien révélé de ce côté-là. Mais le fait qu'on ne le voyait jamais prier suffisait à Abdelmoula.* » (2014 : 240)

C'est aussi ce qu'affirme celui-ci à l'égard de Adam quand il controve sur la question de la responsabilité de l'individu de ses propres actes «*Ta façon de voir les choses, c'est de l'incroyance.*» (2014 : 240)

Dans le même ordre, Adam et son cousin spéculent sur la question de la croyance. Ce dernier pointe une crédulité courante dans la pensée musulmane, celle du déterminisme divin de tout mouvement et de toute action ici-bas, qui rive l'individu dans l'expectative et la passivité. On peut parler aussi d'une irresponsabilité : celle de tout référer à la volonté divine et se laisser mener par ses instincts et ses pulsions sans mobiliser son libre arbitre, son esprit critique et sa raison humaine qui, somme toute, définissent un sujet acteur de sa vie puisqu'il se tient responsable de ses agissements. Ainsi croit-on que le bien et le mal que l'on entreprend, procède de l'arbitrage de l'Être Suprême et que l'on est de simples exécuteurs dépourvus de raisonnement et de discernement. A cet égard, Adam tient à redresser cette vision irrationnelle de l'ingérence divine dans les futilités de l'ici-bas en raison de son Ubiquité. Il dit :

« *Dieu a créé les principes généraux, les lois de l'Univers, la géométrie, la nécessité de l'évolution [...] le reste, le monde de la génération et de la corruption [...] ça ne rentre pas dans son domaine. C'est la marche banale du monde, le choix que tu fais chaque matin entre trente-six caleçons.* » (2014 : 253)

C'est tout juste la même définition que donne Paul Ricœur à la responsabilité de l'individu vis-à-vis de ses actes et qui est la base de la figuration de l'individu comme sujet autonome et capable de prendre son destin en main. Il écrit « *reconnaître son propre être en dette à l'égard de qui a fait que l'on est ce qu'on est, c'est s'en tenir responsable.* » (1990 : 342) Ces propos de Ricœur font comprendre que dans la conception philosophique occidentale, la responsabilité des actes posés revient entièrement,

exclusivement à l'individu qui les a commis, au sujet actant abstraction faite de tout déterminisme.

Par ailleurs, Laroui revient sur l'ordre social établi qui puise sa logique et ses fondements dans toutes les actions de socialisation, notamment l'école et la religion instrumentalisées à cette fin. Dans ce sens, nous évoquons l'interdiction de l'enseignement de la philosophie, et les mesures d'arabisation et d'islamisation de l'enseignement ainsi que la stricte référence à l'école théologique de l'Islam fondée par Abu Al Hassan Al Ach'ari. Selon cette école, la liberté humaine est réduite à tout ce que Dieu attribue à l'homme, pour dire que celui-ci ne dispose de libre arbitre qu'à partir du bon vouloir du Seigneur. Il faut dire que toutes ces positions sont de nature à structurer et orienter le rapport de l'individu avec Soi-même dans la pérennité de l'ordre social escompté. Il s'agit d'un contrôle qui passe ici par l'élimination de toutes les entrées possibles par lesquelles l'homme pourrait être amené à s'interroger sur sa condition et à réfléchir sur ses droits, etc. Adam le dit clairement :

« Nous autres marocains [...] sommes acha'arites ; nous croyons que l'homme ne peut pas comprendre tous ces mystères. Il faut les laisser de côté sans demander « pourquoi » ni « comment ». Il faut croire bila kayf. » (2014 : 255)

Cette résignation de l'individu aux rôles sociaux qui lui sont assignés favorise le suivisme et la dilution dans la collectivité auquel il appartient. Du coup, il ne peut se définir comme sujet que par la rupture avec ces rôles et avec tous les pouvoirs qui l'assujettissent à l'ordre social. Alain Touraine écrit à ce titre que :

« Le sujet ne devient présent à l'individu qu'en se dégageant des rôles sociaux mais aussi des fragments éclatés de la modernité qui chacun à sa manière, le détruisent [...] De là, l'individu ne pouvait pas recouvrir sa liberté et son autonomie tant qu'il est dépendant du déterminisme social. » (1990 : 324)

Dans la perspective de retrouver son Moi, Adam entreprend un retour à la nature en s'interrogeant à bord d'un avion à l'allure «supersonique»: *«Qu'est-ce que je fais ici ? »* (2014 : 12) S'apercevant ainsi du paradoxe d'être entraîné dans le mouvement de modernité grégaire qui le prive de toute liberté de formuler des choix personnels conscients et délibérés. Cette prise de conscience est rapidement matérialisée dans une sorte de rupture avec la technologie, notamment la vitesse perçue désormais comme aspect évident d'une société minée par la tyrannie de la technologie. D'où son choix de rentrer chez lui à pied depuis l'aéroport avant de consentir à monter dans une carriole *«qui ne dépasse pas la célérité d'un mulet »* (2014 : 13). Une telle situation le renvoie à l'image de son grand-père devenu pour ainsi dire une « norme » pour lui. C'est dire qu'il associe ses retrouvailles avec son Moi, perdu dans la foule, à une communion avec ses origines, tentant ainsi de se redéfinir un repère identitaire. Ce qu'Adam confie au lecteur cette confusion, ce paradoxe qui l'oblige à se réinventer un soi qui soit hybride dans ces lignes suivantes quand il dit : *« Non c'était à pied, à l'allure d'un homme qu'il lui fallait retourner vers le long boyau noir. J'ai l'apparence d'homme pour prouver que le monde est fait à ma mesure. »* (2014 : 126) C'est tout juste un retour aux sources, *« un dégageant »* (2014 : 277) conclut A. Touraine, de l'univers de la technologie qui trahit un dénigrement de celle-ci par la réhabilitation de la nature.

A juste titre, la nature lui promet la sérénité, ce qu'il souhaite en écrivant : *«Tout ce que je voulais, c'était le calme et la tranquillité»* (2014 : 283) pour pouvoir méditer sur son

sort. Il s'agit également d'une pause existentielle qu'Adam cultive en s'isolant dans le temps et dans l'espace, le temps de ses ancêtres et l'espace de son enfance et de sa ville natale Azemmour. A cet effet, il n'hésite pas à demander à Nanna, la femme qui s'occupe du Riad Sijilmassi, de décliner toute demande de visite le concernant. Le repos lui est indispensable pour recomposer le puzzle d'une vie menée à la fois par l'Autre et pour l'Autre, tellement celui-ci est hégémonique, tyrannique et holistique ne laissant au Même aucune raison d'être sinon celle d'être asservi et étouffé par l'Altérité.

Justement, c'est à une tranquillité tant recherchée qu'Adam ne pouvait parvenir qu'à titre relatif puisque son choix de se mettre hors du monde n'est pas sans susciter un débat houleux dans toutes les composantes de la société marocaine. De la famille à l'Etat, en passant par les autorités et les intégristes, Adam est en lutte perpétuelle pour tenter de disposer de son corps et de son « sort » sans que d'un moment à l'autre, ces composantes sociales ne s'y ingèrent. En effet, si la société rejette la position bien délibérée d'Adam et si l'Etat paraît hostile à la tournure qu'a prise la vie de l'individu, celui-ci semblait s'attendre à de tels retours. Ce phénomène est bien illustré dans les deux phrases suivantes : « *Nous y sommes* » et « *Nous y voilà* » qui ponctuent presque tout le texte, fonctionnant comme un leitmotiv. Ce refrain lié à chaque situation de confrontation avec les « détracteurs » de la nouvelle condition d'Adam montre combien il est conscient de l'envergure de son choix, l'ordre des choses étant celui de se dissoudre dans la masse et d'emprunter la voix collective. A cet effet, Adam devrait pouvoir s'accommoder avec les réactions de son entourage quitte à mentir : « *Pourquoi le mensonge ? pense-t-il, il lui semble que c'était ce qu'il fallait dire parce que c'était plus vraisemblable que la décision qu'il venait de prendre.* » (2014 : 153) L'importance d'une telle résolution s'avère aussi grande qu'il devrait recueillir et appréhender toute espèce de réflexe hostile de la société environnante. N'est-il pas l'objet du mépris des passagers quand il déclinait toutes leurs propositions de le déposer à la ville depuis l'aéroport au lieu de marcher au bord de la route et de traîner sa valise. Ne l'a-t-on pas traité de tous les qualificatifs, « fou », « foutu », « coupable », « assassin » pour avoir choisi d'être libre « comme un oiseau » et « voler de ses propres ailes » ? A souligner justement que la naissance de l'idée de la liberté dans son esprit trouve son origine dans sa situation de voyageur à bord d'un avion, ainsi affranchi de tout contact avec la gravité terrestre.

Les retours de mépris et d'indignation liés à la détermination d'Adam continuent avec le représentant de la force publique qui développe contre lui une attitude teintée de méfiance et d'hostilité davantage encore lorsqu'il sut qu'il s'agissait d'un ingénieur bien instruit juché sur une carriole. L'aspect d'un cadre supérieur bien vêtu qui traîne avec un bledard ne rime absolument pas avec l'image que toute une société a construite sur ce statut social. C'est la même raison qui pousse l'inspecteur de police à lui poser la question « *Les Sijilimassi, y a pas un général dans leur famille ?* » (2014 : 93) après lui avoir présenté ses excuses. Quant au gendarme, il préfère le ramener d'autorité chez lui que de laisser un tel individu traîner au bord de la route, action motivée moins par la courtoisie ou le civisme que par les questions que laisse surgir une telle personnalité à l'allure cultivée qui décide de se passer des moyens de locomotion moderne et se résigner à se faire transporter en charrette. On peut dire que

la liberté individuelle n'est plus considérée en tant que telle dès lors que l'individu abroge les normes sociales.

Le rejet de la décision d'Adam apparaît également dans l'attitude de sa femme Naima qui se scandalise en voyant voler en éclat les bonnes raisons de son alliance avec Adam, notamment son statut social qui représente pour elle le seul garant de la vie dont elle rêvait. De là, Adam se rend compte qu'il fut, ses années de mariage durant, l'objet d'une instrumentalisation et d'une réification puisque « *on attendait de lui qu'il fournisse* » (2014 : 50) et c'est bien ce que cherche sa femme qui « *ne veut pas être la femme d'un chômeur* ». (2014 : 106)

Dans une société prisonnière du matérialisme, les sens et les émotions peinent à signifier et à se faire entendre. Ce que confirme, à Adam, son amie américaine en lui disant : « *Un bon mari, c'est d'abord un bon provider.* » (2014 : 50) Ainsi déshumanisé et humilié, il commence à découvrir le drame de sa société. Hantée par la consommation, cette société ne lésine aucun sacrifice pour se réaliser dans ce levier de la modernité. Seule la devise de servir les intérêts de l'Autre anime la société d'aujourd'hui au détriment des sens et des désirs de l'individu. Autrement dit, celui-ci sera voué à la marginalisation du moment qu'il ne remplit pas les tâches sociales lui étant confiées comme le ressent Adam quand il écrit « *le monde est pressé de me mettre dehors.* » (2014 : 312)

Le rejet de d'Adam par la société dans laquelle il peine à s'affirmer est illustré également par une déconsidération de la part du concierge qui dorénavant voit l'ex-ingénieur sous un autre jour, avec mésestime et discrédit. Il faut dire qu'Adam n'est pas sans être vigilant et sensible aux réactions des gens avec lesquels il a pris l'habitude de composer. Il déchiffre ainsi la moindre altération dans leurs nouvelles conduites en liant ceci à sa nouvelle situation. Laroui le laisse entendre en écrivant : « Adam crut déceler dans sa voix un changement ténu, presque imperceptible. Elle était ...comment dire ?...un peu moins...serviable ? Servile ? » (2014 : 71) Cette déchéance de l'être est étroitement liée à son changement de statut socioprofessionnel, ce dont Adam est foncièrement conscient lorsqu'il dit : « *je suis passé de la business class de Lufthansa à : petit rongeur furtif.* » (2014 : 97). En réalité, le retrait du monde, qui n'en est qu'à ses débuts, coûte à Adam l'exclusion de l'ordre social étant donné que la place octroyée à l'individu ne se justifie que par les rôles socioprofessionnels définis et garants de son appartenance et son conditionnement en tant que tel. « *Etre* » autrement, plus personnel, plus autonome et plus acteur selon ses propres choix et ses mesures n'a aucune issue dans la société actuelle. C'est plutôt à la solitude qu'est vouée la vie de celui qui pense produire son être selon ses préférences personnelles et les critères de son individuation.

Par ailleurs, l'individu est soumis à une cadence qu'il ne peut suivre sans être dépassé par les événements. En d'autres termes, la profusion de la technologie qui submerge la société moderne place l'individu dans le défi : Celui d'être ou ne pas être au diapason avec le monde au risque de subir toute forme d'exclusion. C'est ce qu'endure le bonhomme, prénommé ironiquement « Said » au supermarché s'exposant à des humiliations pour avoir affiché un décalage par rapport aux petites formalités des courses dans cet espace commercial absolument étranger. Citons ces réactions à titre indicatif : le préposé : « *Il sort d'où, lui ? On les laisse entrer ici ?* » (2014 : 113) ; la caissière : « *qu'est ce qui m'a foutu ce péquenot pareil ?* » (2014 : 110). L'auteur déplore ici

le sort d'une société envahie par la production et la consommation de masse au profit d'une oligarchie qui manipule la foule en la transformant en consommateurs effrénés auquel il n'est permis d'enregistrer aucun retard quant au rythme que leur impose l'univers de la technique. La réaction du collectif face à la rébellion du sujet se situe se lit également dans le rapport d'Adam avec les fondamentalistes.

Les prises avec l'intégrisme

Passées les critiques de la société, Adam est aux prises avec deux forces antagonistes : le fondamentalisme religieux et l'Etat illustré dans la « makhzen ». Sans pouvoir se définir comme individu libre de choisir un mode de vie juste à ses yeux, Adam se heurte à des entraves qui l'empêchent à recouvrir sa liberté et à se déchaîner de l'(em)prise de la communauté sur son destin.

Enlevant tout sens à quelques pratiques crédules exercées faussement au nom de l'Islam, Adam y voit tout autant un mécanisme du maintien de l'individu dans une logique de suivisme et de conformisme à des devises dépourvues de fondement rationnel et encore moins religieux. Il le souligne dans cette affirmation :

« C'est étrange...ces gens cherchent l'union avec Dieu, avec l'absolu, l'infini, et ils commencent par embrasser les mains d'un simple mortel ventripotent qu'ils appellent « maître » ? » (2014 : 160)

« Le maître » renvoie à ce que l'auteur appelle la théorie du deuxième homme ; celui qui se définit maître-juge des actes des autres et confère de la légitimité à ses allégations et ses conduites en faisant simplement référence à une religion dont il se désigne comme le porte-parole et décrète au nom de l'Islam. Là, il s'agit d'une grande interrogation que nous posons avec l'auteur « Quel islam ? ». Car en réalité, il y en a plusieurs dès lors que chacun taille la religion à sa mesure s'agissant des communautés ou de l'Etat. Et l'auteur de citer une dizaine de confréries se revendiquant de l'Islam en mettant en avant, chacune d'elle, une conception toute particulière de cette religion. Ne faut-il peut-être pas mettre ce terme d'Islam au pluriel puisque les acceptions en sont arborées selon des images et des intérêts singuliers. On peut lire dans cette phrase la mise en avant d'un fanatisme incontesté quand l'auteur loue le véritable sens de la justice et de l'impartialité chez Averroès dans ses relations avec les philosophes ayant méconnu le vrai sens et les vertus authentiques de l'Islam. Il écrit à ce sujet que : « *La boucle est bouclée. Aristocratie de la pensée, loin, très loin de la médiocrité des pseudo-imams de quartier qui disposent des clés de l'Enfer et en font un usage libéral.* » (2014 : 173) Ou encore parlant du cousin d'Adam :

« Il était persuadé que Adam était athée ou au moins agnostique ou Zindiq, libertin bien que Adam n'eut rien révélé de ce côté là. Mais le fait qu'on ne le voyait jamais prier suffisait à Abdelmoula. » (2014 : 240)

Pour ce cousin qui a été conditionné à la croyance aveugle, loin de l'esprit critique, toute réflexion sur le religieux sonne l'hérésie et l'athéisme. Il dit à Adam dans ce sens « *Ta façon de voir les choses, c'est de l'incroyance.* » (2014 : 254) Bien plus que la passivité et le consentement, c'est au silence que sont sommés les individus face aux extravagances de l'intégrisme. Il faut lire ici, une forte allusion au mutisme imposé à l'intelligentsia arabo-musulmane à l'égard des travers et excès du fanatisme religieux qui sévit contre toute position critique adverse. Les illustrations ne manquent pas en Orient mais aussi au Maghreb sur le sort réservé à l'intellectuel qui s'aventure dans

une prise de position critique contre l'ordre religieux. Loin d'être une indifférence, il s'agit d'une frayeur résultant d'un terrorisme ficelé et sévissant sans merci. Ce qui s'est passé en Arabie Saoudite ou en Algérie est à ce titre très probant. L'auteur le souligne clairement dans ces propos :

« Adam imagine Ibn Tofaïl, ressuscité, expliquant posément ses idées devant les autorités religieuses saoudiennes ou les talibans, en Afghanistan, aujourd'hui. Commotion...stupéfaction générale...Indignation. On crie à l'hérésie ...allahoumahadamoukar « Saisissez vous de lui !...exécuté sur la place publique...On le brûle, on le décapite, on l'écartèle. » (2014 : 168)

C'est une guerre à la liberté d'expression qu'entament les intégristes. D'où la grande vigilance de l'Etat à étouffer leurs agitations. En réalité, la binarité de leurs attitudes et de leurs convictions ne manquerait pas d'être fatale aussi bien aux libertés individuelles qu'à l'ordre social et politique établi. Ce sont, aux yeux de l'auteur, de raides esprits intraitables quant aux choix individuels, qui devraient plutôt soucrire aux choix de la communauté. Du coup, s'ils se saisissent du pouvoir et de la gestion des affaires du peuple, ceux-ci réprimeront les individus en les réduisant à des serviteurs de l'intérêt de la communauté. Ce qu'en dit l'inspecteur de police dans cette phrase en est une illustration :

« Ces gens-là risquent d'envoyer au conseil municipal une majorité islamiste qui choisira un maire dans ses rangs. Vous imaginez ce cauchemar ? Un maire cinglé, un premier adjoint fada, le délégué à la « culture » qui sort son tromblon dès que le mot est prononcé, le tuteur des associations qui les interdit toutes [...] quand les séances sont publiques les dingis réclament l'abolition du tourisme et la convocation, séance tenante de l'Apocalypse. » (2014 : 284)

Cela revient surtout à des lectures tronquées des textes sacrés et des interprétations élaborées très souvent sans aucune réflexion capable de dégager le vrai sens des versets coraniques et du discours du prophète.

Les prises avec l'Etat

Non seulement Adam devrait composer avec la polarisation exercée par le groupe de fondamentalistes, la confrérie Cheikh Bassine, mais il est aussi amené à négocier l'ingérence, pour ne pas dire l'invasion de sa vie par le Makhzen. Depuis son arrivée, ce dernier le guette sans cesse en toute conscience de l'importance que cet individu, rejeton d'une grande famille, pourrait conférer à l'ordre politique et social s'il élit le parti de l'Etat, au risque de se ranger du côté de la communauté religieuse et amplifier les ennuis et les soucis de l'ordre du système. Cette lutte, à laquelle se livre le Makhzen contre l'intégrisme à travers le personnage de Adam, appelle à la mobilisation de plusieurs mécanismes nécessaires pour entretenir un contrôle sur les choix politiques et les positions que pourrait prendre Adam. C'est pourquoi le Makhzen trame toute une supercherie autour de la présence du personnage Adam Sijilmassi dans l'ancien Riad pour que la populace soit acheminée dans les sentiers battus par l'ordre politique optant strictement pour les choix qui leurs sont définis par le système. Ce que nous lisons clairement dans la réplique de l'inspecteur de police : *« L'Etat, mon cher ami, le Makhzen. Je vous l'ai dit : l'Etat rend clair le monde. L'Etat est plus philosophique que la philosophie, plus fort que Platon. » (2014 : 205)* La rationalité dont se revendique ici un système tyrannique cible une faculté humaine capitale ; celle de pouvoir réfléchir et poser des questions. Il s'agit uniquement de consentir à un ordre des choses sans

exprimer ce que l'on en pense. Voici une présentation de la relation existante entre l'Etat les individus :

« ... sur la place publique, il n'y a pas de question. On n'y trouve aucune raison de douter. Dans l'espace public, il n'y a que des certitudes. La totalité des certitudes. C'est la connaissance du monde. Et qui donne cette connaissance ? L'Etat. Le Makhzen. Le monde est ce qu'il est donc l'Etat c'est le monde. Ce qui se dit dans les têtes est trouble, confus ; heureusement que l'Etat est là pour faire bon ordre. Posez-vous des questions, monsieur l'ingénieur. Mais posez-les dans votre tête. Si elles en sortent. C'est la fitna. La discorde. » (2014 : 151)

Dans un ordre politique travaillé par le despotisme, douter, critiquer, exposer ses idées est taxé d'anarchie et de dissidence. Autrement dit, l'individu est saisi dans ce qu'il a de plus vital : son esprit qui devrait fonctionner selon la grille exposée par ce représentant de Makhzen. Cela revient à dire que l'intelligentsia n'a pas à se mêler de ce qui pourrait d'une certaine manière réchauffer les esprits.

Au contrôle de la pensée, il s'agit également de joindre un contrôle des corps pour maintenir les individus dans une espèce de crédulité générale qui passe, entre autres, par l'instrumentalisation de leurs croyances dans de vaines perceptions et pratiques. C'est encore l'inspecteur qui parle au nom de l'Etat et soutient que l'individu marocain soit tenu de croire aux illusions : « *Bah... puisque ça lui fait plaisir. Il baigne aussi dans la baraka qui émane de vous. C'est du moins ce qu'il croit tant mieux pour lui. Pourquoi enlever au peuple ses illusions.* » (2014 : 204) ; L'abêtissement de la masse « *Abêtissez-vous* », écrit l'auteur à plusieurs reprises, emprunte ici la voie du charlatanisme. Comme nous l'avons déjà souligné, la politique de l'abêtissement est renforcée par l'obstruction de toutes les issues à l'éveil de l'esprit critique :

« Dans la foulée, on avait supprimé l'enseignement de la philosophie. Oust ! Au rebut, Aristote et son Dieu indifférent ! Descartes et le doute méthodique ! Kant et le rejet de la métaphysique ! Sartre et le culte athée de l'individu ! pas de ça chez nous ! Abêtissez vous ... les nouvelles générations ne devaient connaître que l' « éducation islamique », le dogme, l'orthopraxie. Faites ceci, pas cela. » (2014 : 247)

La citation rend pointue l'analyse en insistant sur le conditionnement de l'individu par des mesures politiques qui se saisissent de son esprit en anesthésiant sa faculté de penser.

Toujours sous le même titre des entraves à la liberté individuelle, l'Etat cultive l'ubiquité et l'omniscience et place les individus sous un contrôle continu. « *Nous, on est à l'affût des signes... Nous savons tout cela, nous savons aussi de source sûr que vous n'assistez à aucune des réunions de la secte.* » 2014 : 280) dit l'inspecteur de police à Adam. C'est dire que la liberté accordée aux individus n'est qu'une illusion dès lors que le Makhzen tient les libertés à l'œil pour prévenir toute réaction indésirable et nuisible à la marche et au maintien de l'ordre des choses tel qu'il est établi par le système.

Illusions de liberté

Les épreuves endurées en vue de s'affranchir de toutes les chaînes sociales et l'isolement dans lequel Adam s'est situé pour méditer sur la marche de la société marocaine ont permis à Adam de comprendre le magma social, politique, et religieux dans lequel il se débat au quotidien. Dans son projet de libération de son Moi du fardeau de l'Autre, que celui soit synonyme de culture étrangère, de collectivité sociale ou religieuse, ou de système au pouvoir, Adam s'aperçoit, à plusieurs reprises du

caractère chimérique de l'affranchissement tant désiré. Quand il s'est résolu à « oublier Voltaire » (2014 : 119) et réhabiliter de nouvelles grilles philosophiques arabes en vue de développer de nouvelles visions du monde et en proposer une lecture propre, il est tout le temps sommé de réfléchir et penser à partir de sa culture française. En d'autres termes, il est tellement guetté par une Altérité en lui-même qu'il lui est si douloureux de s'en passer et de croire à une existence mutilée d'une partie intime dans son identité. Conséquemment, la rupture avec cette culture est identifiée à une ablation pénible à laquelle Adam donne le nom de « l'incipitite » ; une espèce de traumatisme lié à la métamorphose à laquelle cet individu entend soumettre son Moi. Il faut dire que le poids de la culture étrangère est si important qu'il a solidement forgé la perception d'Adam en développant chez lui des images parfois arbitrairement construites par la culture occidentale où il puise ses références et ses grilles d'observation. Ce qu'il dit au sujet des femmes de son quartier est à ce titre illustratif :

« Femmes qui sont peut-être ma famille, mes semblables, ma sœur ; mais quand je les regarde, non plus des femmes mais des formes esquissées par Delacroix ou Matisse, tous deux campés dans ma tête... Hors d'ici, intrus ! ... tous deux ! Après Voltaire, après De Gaulle... que je puis chasser, étant en étrange pays en mon pays, et en moi-même. » (2014 : 74)

De là, on peut penser que l'identité d'Adam est envahie par une culture étrangère mettant en retrait le Même et s'impose en culture dominante quant à la lecture de l'univers, une vision tronquée tant qu'elle scinde l'être et en élimine une essence tout aussi vitale qu'est la culture d'origine.

A son insu, Adam, exprimant les vibrations émotionnelles de son être, emploie des expressions françaises ancrées dans sa tête, héritages de ses lectures et de sa scolarité au lycée français. Le narrateur le dit clairement dans cet énoncé : *« Certaines phrases revenaient en boucle, en tourbillons, sans qu'il pût comprendre pourquoi celles-là, en particulier, l'obsédaient. »* (2014 : 154). Le phénomène de l'intertextualité est en effet présent dans le récit de Laroui et les exemples de sont multiples. En effet, à cause de la tournure que sa vie conjugale a prise au début, Adam *« en conçut un violent chagrin »*, une phrase revenant à Descartes qui s'est imposée pour rendre évident son mal d'être laissé par sa femme. Une autre phrase tirée du roman de Tolstoï, une autre de Camus. Somme toute, un déferlement d'expressions campées dans sa mémoire et dont il ne peut se défaire, jonche le quotidien de cet individu. Il ne peut penser ou s'exprimer sans faire appel à ces énoncés, non parce qu'il les avait lus mais ils sont si assimilés et intériorisés qu'ils constituent une partie intégrante de lui, une altérité au sein même de son identité. Ne sommes-nous pas des « étrangers à nous-mêmes » ? disait Julia Kristeva. (Fayard : 1988)

Par ailleurs, le caractère impérieux de l'Altérité apparaît également dans le drame linguistique d'où la langue étrangère sort triomphante en jouissant d'une large préférence par rapport à la langue arabe. Ce choix n'est même pas discutable lorsqu'Adam entend dispenser à la petite Khadija des cours d'alphabétisation commençant pas les lettres latines. Son statut d'être parfaitement assimilé à la culture et à la civilisation occidentale notamment française transparait dans lignes suivante :

« Et pourquoi lui apprends-tu les lettres latines ? Pourquoi pas les lettres arabes ? N'est-ce pas toi qui as abandonné le ciel aux machines volantes pour mieux renouer le contact avec le sol natal, avec le sang des ancêtres... » (2014 : 211)

Il ajoute, un peu plus loin, ceci :

« Oui ; il aurait pu commencer par lui apprendre l'alphabet arabe ; mais quels mots, quelles phrases devait-il ensuite utiliser, comme exemples ? L'arabe classique ? l'arabe dialectal ? Dans le doute, enseignons-lui l'alphabet latin. » (2014 : 212)

Dans un autre registre, Adam peine à définir une distance par rapport à l'Autre représenté cette fois par l'Etat et par les fondamentalistes religieux. Même quand il est sommé de choisir entre les partis, il se trouve pris au piège de leur rivalité. Bien plus, il recueille de part et d'autre leurs coups de bâton échangés. Dans l'incapacité de définir un choix dès lors que l'Etat aussi bien que les fondamentalistes le considèrent comme hérétique pour avoir décidé de choisir de quel côté se mettre, pour s'être résolu à Etre, Adam opte pour le juste milieu. Ce qui est significatif tant que le choix est vidé de son essence d'autonomie, de liberté et d'alternatives sous la censure et la tyrannie de l'intérêt commun et politique.

Conclusion

Au terme de cette réflexion où nous avons analysé les différents carcans qui enraidissent les aspirations de l'individu à l'affranchissement et la prise en charge de son propre destin, nous relions la question de la libération de Soi et de l'emprise de la communauté à un changement dans les perceptions des individualités, produit d'un imaginaire collectif étayé dans les différents maillons de socialisation qui préparent l'individu à croire à l'autorité du groupe. Malgré l'acharnement de Adam à définir sa liberté, il reste traqué par la société représentée par la famille, l'Etat et les fondamentalistes. Ce conflit durera tant que l'individu est défini strictement à travers ses groupes d'appartenance. Il est grand temps de reconsidérer la place de l'individu dans les différents ordres de la société en interrogeant les perceptions associées à son rapport à ces groupes d'appartenance.

Références bibliographiques

ARENDDT Hannah, *La condition de l'homme moderne*, trad. G. Fradier. Paris : Calmann-Lévy, 1961.

BOURDIEU Pierre, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*. Paris : Fayard, 1982.

DESCOMBES Vincent, « Le pouvoir d'être soi. Paul Ricoeur. Soi-même comme un autre. », in la revue *Critique*. Paris, Revue générale des publications françaises et étrangères, tome 47, nos 529-530, juin-juillet 1991.

LAROUÏ Fouad, *Les Tribulations du dernier Sijilmassi*. Paris : Julliard, 2014.

RICŒUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris : Seuil, 1990.

TOURAINÉ Alain, *Critique de la modernité*, Paris : Librairie Arthème Fayard, 1992.